

# *Libretto*



TIMOTHY FINDLEY

# LE DERNIER DES FOUS

roman

Traduit de l'anglais (Canada) par

NADIA AKROUF

Préface de

DANIEL ARSAND

*libretto*

Malgré les démarches entreprises par l'Éditeur,  
les ayants droit de la traductrice n'ont pu être joints.  
L'Éditeur les invite à se mettre en relation avec ses services.

Références des citations :

- P. 54 : Oscar Wilde, *La Ballade de la geôle de Reading*,  
traduction de Christian Jambet, Éditions Verdier.  
P. 125-126 : Shelley, *Odes*, poèmes et fragments lyriques choisis,  
traduction d'André Fontainas, Librairie Garnier Frères.

Titre original :

*The Last of the Crazy People*

Publié par Penguin Books, New York.

© Timothy Findley, 1967.

© Pebble Productions Inc., 1994.

© Le Serpent à Plumes, 1995, pour la traduction française.

© Libella, Paris, 2015, pour la préface.

ISBN : 978-2-36914-213-3

## PRÉFACE

*À Christel Paris*

*Le Dernier des fous*, publié en 1967, est le premier roman de Timothy Findley. L'essai n'est pas qu'un coup de maître, mais la pierre angulaire d'une œuvre complexe, à la fois fluide et labyrinthique, chatoyante et violente. Une œuvre diamantée et sans défaut dont le lyrisme, pourtant sous contrôle, ne perd jamais de sa puissance invocatrice. Comme toutes les grandes entreprises littéraires, celle de Findley est proche du Verbe, à la fois sans âge et archaïque. Dès *Le Dernier des fous*, tout Findley est là, fleuve et continent. En chaque phrase, il y a le souffle, en chaque paragraphe, un furieux désespoir, le sentiment d'une irrémédiable solitude arrimée aussi bien à une pensée qu'à un corps, car les personnages sont incarnés et ne cessent de s'éveiller à eux-mêmes et aux autres jusque dans leur agonie, jusque dans leurs déambulations mentales. Roman à la brutalité souterraine, aux dialogues peinant à vivre, et qui souvent échouent dans le silence, *Le Dernier des fous* explore l'expression indicible d'une implacable lucidité. Le dialogue n'est là que pour encourager le mutisme, détruire les ponts qui auraient pu enjamber les gouffres intérieurs. Pourtant surgissent des instants de grâce qu'offrent un sourire, un visage, une nuit sans cauchemar et un matin que ne visite aucun fantôme. Oui, tout est là, tout Findley dans ce premier opus, des hommes, des femmes, des enfants, tantôt à la dérive, tantôt cloîtrés en eux-mêmes, tout, vraiment

tout, dont les bêtes en cortège plus ou moins funèbre, selon qu'ils soient ombres ou divinités. Tout est là, l'aurore comme le crépuscule. On entend respirer le monde à la fois familier et insondable.

Mais qui fut Timothy Findley, dont l'œuvre, outre *Le Dernier des fous*, se pare de quelques chefs-d'œuvre tels que *Le Grand Elysium Hôtel* (1981), *Le Chasseur de têtes* (1996), *Nos adieux* (1996) et, peut-être le plus bouleversant d'entre tous, *Guerres*<sup>1</sup> (1977)?

Né à Toronto le 30 octobre 1930, mort à Brignoles, en France, le 20 juin 2002, voici pour la stèle. Entre les deux une vie entière, avec ses hésitations et ses affirmations, ses creux et ses sommets, ses batailles et ses temps de paix. Ces soixante-dix années qu'a parcourues Findley, «Tiff» pour ses amis, ont l'opulence des créateurs de haute volée, des êtres doués pour l'éblouissement, l'observation aiguë de notre planète et de ses habitants. Voici un homme assoiffé de connaissances et d'aventures intellectuelles. Et d'amour : quatre décennies d'un compagnonnage à toute épreuve avec William Whitehead.

Il veut être danseur, il sera plutôt écrivain et participera au festival de Stratford, Ontario. Les débuts sont difficiles. Les éditeurs canadiens refusent *Le Dernier des fous* et *The Butterfly Plague* (1969 ; inédit en français). C'est donc à Londres qu'il les publiera. Deux succès relatifs et un nom qui ne va plus cesser de grandir car, très rapidement, *Guerres* l'impose comme un maître. Suit une avalanche d'activités et d'honneurs : dramaturge en résidence au Centre national des Arts d'Ottawa, auteur pour l'université de Toronto, il collabore à l'écriture de scénarii pour le cinéma et la télévision, reçoit

1. Réédition Phébus, 2014.

le prix de la Canadian Authors Association et, consécration suprême, il est fait officier de l'ordre du Canada et chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres.

C'est beaucoup et ce n'est pas l'essentiel.

Composer des histoires occupe ses jours. Il écrit à la main, William tape à la machine. Les deux hommes partagent leur existence entre le Canada, l'été, dans une ferme, *Stone Orchard* (*Le Verger de pierres*, paru en 1977, décrit la liberté qui y régnait et l'éphémère éternité qu'on y respirait), et Cotignac, petit village de Provence, l'hiver, là où Findley sera inhumé.

Une vie, et une œuvre.

Revenons donc à son premier roman, revenons au *Dernier des fous*.

Silence, poussière crayeuse, ardeur du soleil. Et des insectes, des bêtes – libellules, mouches, souris, écureuils, oiseaux ; des chats nommés Clémentine ou Little Bones aux yeux « meurtriers, vibrants, et pourtant opaques ».

On est à Toronto. L'atmosphère de stagnation encroûtée de chaleur, d'infernale moiteur, évoque celle qui baigne les romans du sud des États-Unis, ceux de William Faulkner, de Flannery O'Connor, d'Eudora Welty, et surtout de Carson McCullers. Tout semble frappé d'apparente immobilité, tout est attente, tout est désert et obscurité.

La famille Winslow est aisée. Elle habite une vaste demeure creusée de recoins et d'espaces oubliés. Faisons le hâtif portrait de ses membres, et peut-être ne pourrons-nous pas aller plus loin, restons sur le seuil et observons les silhouettes. Ils sont cinq : un père, une mère, leurs deux fils et une tante. Auxquels il faut ajouter la servante-cuisinière-gouvernante-confidente noire, Iris, sœur littéraire de la Bérénice Sadie Brown du *Frankie Addams* de Carson McCullers. Une fille

de bon sens, à la lucidité impuissante à détourner le désastre du toit des Winslow.

Les cinq Winslow apparaissent. Ils sont là. Tout près.

Nicholas Winslow, «Nicky» en privé, est le père, un homme d'affaires, ni bon ni mauvais, d'une tiédeur dangereuse pour les siens comme pour lui, incapable d'autorité, qu'aujourd'hui et demain terrifient, et que l'autre, proche ou non, horrifie.

Après avoir accouché d'un enfant mort-né, la mère, Jessica Winslow, s'enferme dans sa chambre, croupit dans sa folie, confit dans la haine qu'elle voue à son époux. Furie antique, mère misérable, femme en loques, elle semble condamnée à l'enfer.

Rosetta Winslow, sœur crispée de Nicholas, a le jugement en forme de faux. Confinée dans son bureau, entourée du portrait de ses morts, elle veut seulement être à l'abri, c'est-à-dire «froide, sûre, vraie, intacte», en somme une harpie de glace, à la parole brève, rare, cruelle, une impitoyable petite personne.

Gilbert Winslow, le fils aîné, se nourrit à vingt-deux ans de poésie comme d'autres de lents poisons. Embrumé par la fumée de ses innombrables cigarettes, l'esprit et le corps noyés d'alcool, il ne travaille pas, prisonnier d'un désespoir abyssal. Le jeune homme est accusé d'avoir abusé d'une certaine Janice Parker : un type à abattre tôt ou tard.

Enfin, voici Hooker Winslow. À onze ans, il entretient un cimetière où il enterre les victimes de ses chats bien-aimés – volatiles et rongeurs. Dérouté par l'inconsistance d'un père qu'il méprise, attaché jusqu'au masochisme à un frère dont les propos le déstabilisent, Hooker Winslow est un gosse égaré dans ses rêves et ses certitudes, qui prend les propos des adultes au pied de la lettre, interprétant ses angoisses jusqu'à croire que ses proches sont des monstres à éliminer.

Et tout au long d'un été, on voit Hooker Winslow se désintégrer pour se recomposer en bloc de fureur et de vengeance,



en ange justicier. Tous, tous ces Winslow, autour de lui, sont malfaisants, condamnables, leur présence pourrit la réalité des jours et des nuits. Tous empêchent de grandir, vous font mourir chaque soir un peu plus par l'ombre qu'ils projettent, sont un cauchemar quotidien. Les écouter foudroie, leur parler, c'est entrevoir une fosse, l'enfer.

Il n'est qu'un moyen pour ôter leur folie aux fous. Vous me comprenez.

Un matin d'été radieux, l'adolescent auquel les mots manquent soudain, ces mots qui ouvrent des gouffres sous chacun de ses pas, un matin d'été, donc, un matin radieux, Hooker Winslow le remplira de fracas et de feu, puis entrera dans un mutisme définitif, éclatant et pathétique, lui, le dernier des Winslow et le dernier des fous.

DANIEL ARSAND,  
le 9 février 2015, Paris.



*Pour William Whitehead*



## PROLOGUE

Toute la nuit, Hooker Winslow avait gardé les yeux ouverts.

Insensiblement, les premières ombres du matin quittèrent les angles de la chambre, montèrent derrière les fauteuils. Le rideau – ou quelque chose dans le rideau – ondula, s’agita, fit signe. Hooker regardait.

Sur son lit, Little Bones, la chatte, gisait, étalée et tiède, en proie à un rêve. Ses pattes se contractèrent. Hooker observait le rêve très attentivement. Il ressemblait au sien, celui qui finissait toujours par l’éveiller en sursaut, les yeux grands ouverts.

Il faisait chaud. On était déjà en septembre. Il n’aurait pas dû faire chaud, mais il faisait chaud – continûment, semblait-il, depuis le printemps.

Quand donc avait-il plu?

La pluie n’était pas venue. On était déjà le 15 septembre et il n’avait pas plu. Pas une seule fois de tout l’été. Les gens se plaignaient. Il faisait si sec qu’on ne transpirait pas – ou alors, d’une sueur malade. Il faisait si sec que les feuilles des arbres s’étaient flétries, l’herbe jaunie. À quoi bon la venue de l’automne, tout était si parfaitement desséché... Le genre de sécheresse absolue capable de pénétrer même les cerveaux humains.

Plus loin, dans les autres chambres de la maison, la famille dormait entre les draps rêches – sans sueur, à bout de forces. Une mère... un père... une tante. La bonne. Ailleurs, les

chats que Hooker avait recueillis dormaient aussi, en boule, en quête de la fraîcheur du ciment ou de la pierre.

Quelqu'un toussa. Hooker sursauta.

Il ne fallait pas qu'ils s'éveillent. Pas encore.

Son cortège de silences se remit en place. Personne ne s'était réveillé.

Hooker s'étendit à plat et repoussa le drap.

Il contempla son corps, flottant dans un tricot et un caleçon trop lâches. Il était petit pour ses onze ans, mais ses pieds lui parurent très lointains. Il les distinguait à peine, dans la lumière grise. Il les fit bouger d'avant en arrière. Oui. Ils fonctionnaient. Mais le reste de son corps paraissait endormi. Il retourna ses mains. Les yeux fixés sur le bout du matelas, il se mit à fredonner l'air de « Frankie et Johnnie ».

Alors, les bruits commencèrent.

Au début, ce ne fut que le souvenir de la voix de son frère, qui se balançait légèrement dans sa tête comme une fumée sonore. Imperceptible, muette, s'enroulant autour du nom de Hooker – sans toutefois se décider à le prononcer tout haut ; fragments rebondissant au ralenti, d'arrière en avant, le plongeant dans un supplice d'incertitude.

Un jour... une nuit... un soir... Gilbert avait parlé si longtemps, et d'un ton si monocorde, que Hooker n'était pas sûr que son frère ne fût pas encore en train de parler quelque part, peut-être dans sa chambre, ou dans la bibliothèque, ou dehors, près de l'écurie. Hooker ne pouvait plus attendre.

Il se leva, écarta les ombres et traversa la pièce. Un rêve de libellules au parfum de sueur sèche flotta autour de lui, doux et invisible comme un nuage de poussière. Bourdonnantes de chuchotements, elles s'insinuèrent dans ses oreilles. Hooker atteignit la fenêtre et, d'un geste de la main, essaya de chasser le bruit.

Little Bones le regardait.

Hooker mit ses baskets, son short de gymnastique, souleva

la boîte qu'il avait cachée dans les rideaux sous la fenêtre. Elle était en bois, un bois frais au toucher, dont il s'efforça de conserver la sensation un instant.

Sa tête carillonnait.

Il ferma enfin les yeux et imagina son parcours.

Il irait de chambre en chambre.

Il marcha vers la porte et l'ouvrit.

Le couloir était gris, silencieux, mais Iris le traverserait bientôt pour aller à la cuisine commencer sa journée habituelle. Il ne voulait pas la rencontrer.

Il se tint complètement immobile, serrant la boîte contre sa poitrine.

Il surveilla l'enfilade de portes. Ses yeux brûlaient si fort qu'il en était comme aveugle.

Il pouvait passer de chambre en chambre. Non. Non. Ils l'entendraient. Il ne fallait pas qu'ils l'entendent.

Il irait dans l'écurie. D'une façon ou d'une autre, ils seraient forcés de venir à lui, dans l'écurie.

Il s'engagea dans le couloir et descendit le grand escalier courbe, laissant derrière lui chacun des dormeurs qui, inconscients de sa présence, remuaient dans un sommeil sans rêve.

Les portes de l'écurie ne firent aucun bruit en se refermant.

Dehors, une volée d'oiseaux gazouillants s'était posée dans le jardin, en quête d'insectes et de vers, s'affairant dans un bruit léger, lointain.

Hooker portait un chapeau de paille blonde avec des rubans qui flottaient sur ses épaules.

La lumière du jour se fit plus forte, même à l'intérieur de l'écurie. Elle éclaira Hooker, révélant un garçon au visage bronzé, aux cheveux brun-roux et raides, aux yeux verts. Il était petit et lisse, et, lorsqu'il se déplaçait, pareil à un chat preste, agile, silencieux. Il marchait les pieds en dedans, les bras pendant le long du corps et légèrement pliés aux coudes et aux poignets pour se servir très vite de ses mains s'il le fallait.

Dans la vieille écurie qui avait jadis abrité la calèche et les chevaux de son grand-père, il resta debout sur le sol de ciment, immobile, à l'écoute. Une tache de graisse à essieux, large, d'un brun presque noir, dégageait une odeur sèche.

Il y avait aussi l'odeur du foin coupé, celle, huileuse, des toiles d'araignées, l'odeur de métal rouillé, humide, des barres et des fixations des stalles des chevaux. Chaque stalle avait sa porte, vieille et abîmée. Mais l'intérieur des stalles n'abritait plus aucun cheval depuis longtemps. Pas même l'odeur. L'écurie était un lieu solitaire et toujours vide, à présent.

Hooker grimpa dans le grenier à foin dont la trappe, donnant sur l'extérieur, était à moitié ouverte. À travers les rais lumineux de poussière et de soleil, il pouvait surveiller l'arrière de la maison. Il se coucha et s'efforça de dominer la sensation de vertige qui tourbillonnait en lui. Il posa la boîte sur le sol, la déplaça de telle sorte qu'elle fût à la hauteur de ses yeux. Puis il n'y prêta plus attention.

Soudain, la porte arrière de la véranda s'ouvrit en grinçant, se referma d'un coup sec. L'air s'emplit d'oiseaux.

Deux chats sortirent dans le jardin. Ils avaient dormi sous le vieux canapé au fond de la véranda à moustiquaire, du côté de la cuisine, là où étaient rangés un tas de vieux meubles qui ne servaient qu'aux siestes d'été.

Un instant, ils s'attardèrent, nonchalamment, sous l'unique marche de bois. Puis, lançant leurs pattes dans la poussière, soulevant des petits nuages bruns, ils se dirigèrent vers la partie herbeuse du jardin avec des bruits identiques à ceux des oiseaux ou des souris, sans paraître se prêter mutuellement attention, mais avançant vers l'écurie à l'unisson.

Hooker lança un morceau de bois mort dans leur direction. Surpris, ils freinèrent des pattes arrière, puis se remirent en marche, souplement, prudemment. De toute évidence, ils voulaient voir ce qui avait atterri près d'eux. Mais Hooker lança un autre morceau de bois. Détalant comme des lapins,



ils s'enfuirent l'un et l'autre au plus profond de l'abri au-dessous de la véranda. Et cette fois, disparurent.

Hooker se remit à attendre.

La rosée s'évapora.

Hooker cligna des yeux pour mieux voir. Les oiseaux reparurent, pointant du bec, à l'affût de la multitude de proies, autour d'eux.

Un défilé de syllabes sans paroles – stridentes, âpres, absolues – s'entrechoquèrent à l'intérieur de son cerveau, comme des galets ronds et doux roulant dans une boîte en bois.

Du fond d'un long corridor sombre, des visages gris s'approchèrent, montèrent lentement vers ses yeux. Leurs lèvres remuaient, ils dérivèrent...

Hooker dériva... Il fut pris de vertige et d'une envie de vomir.

Il se mit à genoux. La nausée remonta, pleine de bruit et de douleur et de peur. Il sentit qu'il urinait dans son pantalon. Il dériva encore... puis s'arrêta.

Progressivement, il reprit ses esprits, s'allongea sur la paille – trempé, à peine conscient de l'être.

Sur la pelouse, les oiseaux remuèrent comme pour une danse. Dans une symphonie de chants.

Lentement, les yeux de Hooker se fixèrent sur la fenêtre de la chambre de sa mère. Des petits rideaux pâles, couleur de sable, se gonflèrent de l'intérieur, comme poussés dans sa direction par une main qui lui ferait signe. Tissés dans une mousseline si légère qu'on eût dit des atomes de fumée.

De l'autre côté du jardin tout était calme, et il y eut un moment d'immobilité parfaite avant qu'un nouveau souffle de brise ne soulève et n'étire les rideaux. Désespérément, Hooker regarda le ciel.

Les Cieux...

Ils étaient si propres. Comme lavés à l'eau de Javel, décolorés... restés trop longtemps au soleil. En fait, ils semblaient prêts pour autre chose – comme un changement de lune.

Au-dessous de lui, dans l'écurie, il y eut un bruit.

Il tendit la main vers la boîte. Est-ce que ça commençait... ?

Ce n'était que Little Bones.

Elle tournait en rond sur le sol de ciment, battant l'air de la queue avec un cri de colère bas et méchant. Lorsqu'elle aperçut Hooker, elle s'élança sur le poteau.

Il lui caressa la tête. Ils s'allongèrent tous les deux au fond, à l'abri des regards.

Elle posa sur lui son regard de bronze pâle. Pendant un moment, Hooker la regarda aussi. Elle avait des yeux bizarres, étranges, dilatés, qu'il avait déjà vus quelque part. Des petites sphères d'innocence et d'éternité aux couleurs éparses, qui scintillaient nerveusement. Meurtriers, vibrants, et pourtant opaques – denses. C'étaient des bombes – comme les siens. Exactement comme les siens. Voilà. À présent, immobiles, l'enfant et le chat attendaient.

## CHAPITRE I

En juin, le dernier jour de classe, Hooker avait regardé la cour de récréation pleine de monde et d'agitation, et poussé un soupir de soulagement. Plus personne, maintenant, ne pourrait l'obliger à y retourner. Il aurait douze ans cet automne, et son père l'enverrait dans un internat. Il n'aurait plus jamais à revoir ces enfants qui vivaient dans la même ville que lui et savaient, au sujet de sa mère. Il pourrait les oublier. Et il les oublierait.

Une fois passée la grille de fer, il sourit à cette dernière image brillante, à ces bruits ultimes. Les élèves et les professeurs de Markham College seraient des étrangers pour lui... et il ne leur dirait jamais rien. Jamais.

Il était libre.

Il marcha vers la maison, lentement, sous le dôme d'ormes très haut au-dessus de sa tête – vert pâle contre le ciel. Il sentait ses livres rebondir dans son dos, à droite ou à gauche, et leur poids lui donnait la sensation d'être plus grand, plus fort. Il salit ses chaussures dans une flaque d'eau. Il regardait les maisons d'un air hautain, sachant que bientôt pour elles aussi il serait un étranger – et que personne, où que ce fût dans cette ville, ne le connaîtrait plus.

Il était deux heures de l'après-midi.

Hooker ramassa une branche d'arbre et la traîna derrière lui le long des clôtures. Elle claquait doucement, rythmiquement, contre les piquets de bois.

Il pensa à sa mère et à leurs problèmes.

Quelques-uns des événements qui les avaient provoqués s'étaient passés en dehors de lui. Ainsi, il avait souvent entendu des disputes. Très souvent aussi, il avait entendu quelqu'un pleurer quelque part. À de nombreuses reprises, Iris, la bonne noire, l'avait brusquement emmené en promenade. Il avait entendu des phrases comme « Je ne peux pas, oh, je ne peux pas... » et « Ne m'oblige pas à faire ça... » qui venaient du haut de l'escalier. L'automne dernier, pendant deux mois, c'est à peine s'il avait vu sa mère. Puis, de décembre à février, il ne l'avait plus vue du tout – tout en continuant à l'entendre. Pleurer... sangloter... gémir... Faire du bruit, dire des choses qu'il ne comprenait pas. Au mois de mars, elle était entrée à l'hôpital, en avril elle était revenue à la maison. Après avoir accouché d'un enfant mort.

Partout dans la maison les portes furent fermées, les stores baissés.

Son père choisit une nouvelle chambre à coucher, celle qui avait été autrefois un petit salon à l'étage, et il s'y installa seul. Tante Rosetta prit en charge la totalité des problèmes domestiques. Iris suivit des cours d'infirmière, une fois par semaine, à l'hôpital St. John... Et Gilbert, son frère, passa de plus en plus de temps dans l'embrasement des portes, ou au pied de l'escalier, un verre à la main, l'air bizarre, gros et inutile.

En tant qu'êtres humains, ils se pétrifièrent – en vérité – et devinrent l'absolu de toutes les petites choses qu'ils avaient été un jour en partie seulement. Ils se « figèrent », comme disait Hooker. Ils devinrent taciturnes, ne cessant de se regarder et de se parler des yeux au-dessus de la tête de Hooker. Sauf Iris Browne, la bonne, qui l'écoutait et lui parlait dans la cuisine.

Hooker, pour sa part, savait qu'il s'était attendu à voir un bébé et que le bébé n'était pas venu. « Mort-né... », avait dit quelqu'un. Il en avait eu du chagrin car, dans sa tête, il connaissait déjà son visage. Il l'appelait Patrick parce qu'ils

avaient dit qu'il s'appellerait Patrick, à cause du père de son père et de Tante Rosetta, qui était mort. Et un temps, il s'était mis à croire – sans y croire vraiment – que tous les gens prénommés Patrick devaient mourir de manière bizarre. Ainsi à l'école, pendant deux semaines, il s'était attendu à ce que Patrick Farley meure sur place dans la cour de récréation ou s'étrangle lui-même en cours de gymnastique. Mais il s'était finalement arrêté d'attendre tout cela et avait concentré toutes ses craintes, toutes ses appréhensions, sur sa mère.

Elle revint à la maison. On était en avril. Il ne la vit qu'une seule fois, le jour de son arrivée.

– Ne reste pas là, sur le pas de la porte, mon cœur, dit Iris. Laisse le passage.

Dans l'allée, vêtue d'un manteau de fourrure pâle, aussi pâle que sa peau, sa mère, soutenue d'un côté par Gil et de l'autre par Rosetta, avançait pas à pas vers la grande porte de la maison et l'obscurité du vestibule. Sa pâleur l'effraya. Elle ne semblait pas réelle. Comme morte. Peut-être l'était-elle vraiment.

Mais elle ne s'affaissa pas ainsi qu'il s'y attendait. Au contraire elle se tint très droite et laissa les voisins la regarder. Puis elle parla.

– Oui. Je l'ai perdu, prononça-t-elle d'une voix forte.

Hooker fronça les sourcils.

– À qui parle-t-elle? demanda-t-il à Iris.

– J'en sais rien, répondit Iris. J'en sais rien, mon cœur. Pousse-toi d'là.

Jessica Winslow se lança dans une diatribe vulgaire, hargneuse, repoussa violemment ceux qui la soutenaient en essayant de la retenir et leur échappa.

Hooker courut au salon. Il fixait derrière les vitres l'autre côté de la pelouse détrempée.

– C'est Mrs Gaylor, dit-il. Elle regarde par-dessus la haie, elle a un sac à la main.

– Reviens ici, dit Iris.

– Mais Maman crie après elle. Pourquoi crie-t-elle comme ça? Ce n'est que Mrs Gaylor!

– C'est que Mrs Gaylor est impolie, et curieuse, dit Iris en entourant de son bras jaune-brun l'épaule de Hooker pour le faire tenir tranquille. Tiens-toi droit.

Le cortège de bruits et de souffrances s'approcha, monta les marches du perron.

– Bon sang, j'voudrais bien savoir où s'trouve ton père, murmura Iris.

Hooker la regarda. Sur son visage, il lut à la fois l'expression aiguë de l'inquiétude et la grimace annonciatrice de larmes.

Il tourna son regard vers le trio. Tous les trois se découpaient dans l'encadrement de la porte.

Un moment, il espéra qu'ils n'entreraient pas. Toute la maison chuchota dans sa tête. Une image – quelque chose à propos d'une peur ancienne d'être laissé seul – le pinça à l'intérieur, le tira comme une algue cherche à se détacher du rocher pour suivre la marée.

La porte resta ouverte.

Le soleil entoura d'un trait de lumière les silhouettes arrêtées sur le seuil. Elles flottèrent un moment dans l'espace.

– Tiens-la, Gilbert, dit Rosetta.

Laissant son halo derrière elle, une petite forme se détacha, voleta vers le guéridon du hall, enleva ses gants et son chapeau et, chose inouïe, jeta son manteau en tas sur le sol. Puis elle retourna vers les deux autres.

– Tu vas monter, dit-elle en prenant la voix pointue de Tante Rosetta. Maintenant.

– Oui, Rosetta.

Une voix différente. Plus du tout la voix qui avait parlé dans l'allée. Creuse et fatiguée. Quasiment méconnaissable.

– Gilbert va t'aider.

– Oui.

Gilbert dit :

– Oui, Mère. Viens... Je vais t'aider.

Quittant la lumière du soleil, les deux formes entrèrent dans l'ombre et marchèrent jusqu'au pied de l'escalier.

– Jessica ?

– Oui ? Qu'y a-t-il, Rosetta ?

– Monte bien les marches une par une, chérie.

La mère de Hooker se retourna et sourit.

– Ma chère Rose... dit-elle. Au nom du ciel, y a-t-il une autre façon de monter ?

Rosetta s'efforça de sourire. Sans y parvenir.

Gilbert commença à monter avec sa mère.

Hooker, qui regardait – pas une seconde il n'avait cessé de regarder –, se pressa instinctivement contre le bras d'Iris. Elle le retint violemment.

– Non, chuchota Iris. Reste tranquille. Elle n'a pas envie que tu la voies en ce moment.

Il se rejeta en arrière et accepta le support de ses seins desséchés, qui s'écartèrent doucement pour recevoir sa tête. D'une main elle lui enveloppa le front, de l'autre elle le serra contre elle.

– C'était injuste, disait Jessie à Gilbert en montant les marches. La façon dont ils m'ont tenue, et déchirée – Hooker tendit l'oreille – ... tout le temps ils l'ont frappé, et il était mort, et je priais, tu sais... J'ai rêvé de ces marches, Gillie, et des couteaux de la cuisine, aussi... J'ai rêvé d'oreillers et de baignoires et de toilettes... Depuis le jour où il est né, chaque fois qu'ils m'ont laissée dormir j'ai fait ces rêves...

La branche cahotait derrière lui. Il changea son cartable de côté et se demanda s'il verrait sa mère aujourd'hui. Probablement pas. Elle restait tout le temps dans sa chambre, couchée dans son lit, assise sur son fauteuil près de la fenêtre...

Et même si c'était le dernier jour d'école, ça ne lui ferait pas franchir le seuil de sa porte pour le voir, ni même dire son nom. Il ne l'avait pas entendue le prononcer depuis des mois.

Quand il arriverait à la maison, il ne demanderait même pas de ses nouvelles, décida-t-il. Il parlerait avec Iris, tout simplement, dans la cuisine. Il lui tendrait son bulletin scolaire, elle serait fière de lui. Elle se mettrait à rire, c'était sûr, elle dirait : «Alors, p'tit calé, t'as encore réussi!»

– Alors, t'as encore réussi, hein? Un bulletin parfait! Ça mérite un café, ça! Qu'en dis-tu?

Iris étala le bulletin dans son enveloppe entre eux. Elle versa du café dans deux grandes tasses.

– Félicitations.

– Merci, dit Hooker.

Ils trinquèrent en silence et burent.

– C'est donc que t'es prêt pour Markham College, hein? dit-elle. Hein?

– Je crois, dit Hooker. J'espère.

– Tu vas me manquer, fit Iris.

Hooker dit :

– C'est seulement pour octobre.

– Oui. C'est vrai. On a tout l'été. Et... qu'est-ce que tu vas faire?

– Oh... aller dans les champs. Je dois m'occuper des tombes.

– Ah! là là... Toi et ces oiseaux!

– Ben... Faut quand même que quelqu'un le fasse...

Elle sourit.

– T'as sans doute raison.

Il faisait bon dans la cuisine. Frais, même.

Iris contempla ses bras longs, maigres et jaunes. Elle sourit, respira silencieusement, heureuse d'être en vie. Elle avait presque cinquante ans et elle en était fière. Elle n'aurait jamais



espéré vivre aussi longtemps. Sa mère était morte à vingt ans d'une tuberculose. Son père avait été emporté par une pneumonie à l'âge de trente-neuf ans. Son frère Walter était mort à dix-neuf ans – encore la tuberculose – et sa sœur aînée, Hettie, à vingt-deux ans, d'une rupture de l'appendice, alors qu'elle était sur le point de se marier. Parfois, dans la quiétude de sa chambre à coucher, Iris comptait ses morts : Maman, Papa, Walter, Hettie, trois tantes, deux oncles, plus d'innombrables cousins. Il y avait eu aussi cinq autres frères et sœurs qui n'avaient pas vu la fin de leur première année d'existence. À la maison, une plaisanterie disait qu'une maladie vous était réservée à la naissance, et par conséquent une mort. Sa mère avait cru en l'acceptation digne de la couleur de sa peau, mais elle était morte. Le père d'Iris n'y avait vu qu'une malédiction, il avait vécu un peu plus longtemps – mais pas tellement. À vrai dire, c'était la pauvreté qui les avait tués tous deux – eux et les autres. Le père d'Iris avait interdit à ses enfants de devenir domestiques, ou d'accepter un emploi dans les chemins de fer. Iris avait désobéi, et elle avait survécu. Sa fierté ne lui interdisait pas de travailler chez les autres.

Finalement, grâce à l'instinct précoce de Rosetta qui lui avait permis de choisir avec art ses domestiques, Iris faisait pratiquement partie de la famille Winslow – mais cela remontait si loin que personne n'avait jamais essayé de compter. C'était bien avant le mariage de Nicholas et de Jessie, et même quelques années avant la fin de l'époque légendaire qui avait connu le personnage quasiment mythique du grand-père Winslow.

Le téléphone sonna.

Iris se leva, traversa la pièce. Le téléphone était fixé au mur près de la porte de la salle à manger.

– Résidence Winslow. Miss Iris Browne à l'appareil. Allô, oui?

Hooker regardait et écoutait.

– J’t’ai d’jà dit, Harry, dit Iris. Laisse-les dans la véranda et s’il faut, j’f’rai un chèque en mon nom – elle attendit. C’est ça – des factures séparées, comme d’habitude. Très bien, Harry. Salut, à présent. Oui... au revoir.

Elle raccrocha, retraversa la pièce.

– Encore un peu de café?

– Nnnn... oui!

– Tu cherches toujours à m’avoir, hein? dit Iris en riant. Non... non... non... et puis... c’est oui!

Elle lui versa le café, noir, dans son bol. Elle se rassit.

– Ta tante Rosetta m’tuerait si elle te voyait boire c’t...

Elle alluma une cigarette.

– Ou que j’fais ça. Dieu nous protège si jamais elle arrivait par là, hein, Hook?

Elle chantonna doucement :

*Oh, amène ton corbillard déglingué,  
Oh, amène ton canasson foutu.  
Ils vont conduire ton homme à la tombe,  
Et t’le rendront jamais plus...*

Elle regarda par la fenêtre en souriant.

Hooker l’observa, conscient de la teinte jaune-brun de sa peau cet après-midi-là, du contraste avec la blancheur de l’uniforme. Elle était fatiguée. Ses cheveux, qu’elle portait plutôt courts, frisottaient autour des oreilles, grisonnants par endroits. Elle parlait d’une voix fêlée, éraillée. D’aussi loin qu’il se souvenait, Iris avait été à la maison. D’aussi loin que Gilbert, son frère, se souvenait également – et Gilbert avait plus de vingt ans.

– Gilbert doit venir m’éplucher des patates... À quatre heures.

Hooker sursauta. Leurs pensées s’étaient exactement croisées et ça l’ébahissait, chaque fois.

Souvent, l'après-midi, Gilbert venait aider Iris à la cuisine, «histoire de bricoler». Grand et fatigué, il s'installait devant l'évier, mettait un tablier, parlait à Iris du monde et de ses problèmes. De ses théories personnelles, de ses plans, de ses solutions. De l'Histoire. Tout en discutant, il taillait de généreux rubans de peau de pomme de terre bruns, humides et sableux, au-dessus d'une passoire posée sous le robinet.

– Quelle heure est-il ? demanda Hooker.

Il espérait qu'elle allait lui dire de monter le plateau du thé à sa mère.

– J'en sais rien. À quelle heure t'as quitté l'école ?

– À deux heures. On est sortis plus tôt.

– Alors, tu dois l'savoir mieux qu'moi.

Iris alla vers l'évier, éteignit sa cigarette sous le robinet et la jeta dans la poubelle.

Le problème du plateau de thé demeura en suspens dans leur esprit. Il y eut un bref silence puis Hooker se remit à parler.

– Pourquoi tu te fais appeler *Miss Iris Browne* ? demanda-t-il.

– C'est mon nom, Hook.

– Ton nom, c'est Iris. Harry Jarman aurait bien vu que c'était toi, si t'avais seulement dit Iris. Pourquoi tu dis toujours *Miss Iris Browne* ? Personne ne sait qui c'est, ça.

– Et toi tu t'appelles comment ?

– Hook.

– Oh... je vois.

Elle remua des choses sur la table, trouva l'enveloppe avec le bulletin.

– Tu vois, ça ?

Elle souleva l'enveloppe. Hooker fit oui avec la tête.

– M'est avis que ça dit quelque chose sur Hooker Winslow. Mais dans c'papier, y a rien sur quelqu'un qui s'appellerait Hook tout court.

Elle lança l'enveloppe sur la table.

– Mais au *téléphone*, dit Hooker, la poussant dans ses retranchements, tu as ta propre voix. Qui ça pourrait être, à part toi?

– Ça pourrait être Iris Merton. Ça pourrait être Iris Bailey. Ça pourrait être Iris n'importe qui, pour autant que le sache cette espèce de fou, ce bon à rien d'Allemand.

– Pas avec ta voix.

– T'entends quoi par là?

– Tu parles nègre.

Voilà.

Iris fut obligée de marquer une pause.

– J'pense que c'est vrai, reconnut-elle.

Mais elle souriait.

– Et pourtant, tu dis toujours *Miss Iris Browne*.

Elle s'emporta.

– J'ai tous les droits sur mon nom! Et pour ce qui est d'être une personne de couleur, as-tu réfléchi, monsieur Hooker, au nombre de personnes de couleur vivant présentement dans cette ville? Hein? Y en a des tas! dit-elle. Des tas, et toutes avec des noms différents!

«Et des couleurs différentes», pensa Hooker.

– Y en a des tas, et j'tiens à ce que tout le monde sache laquelle je suis.

– Ben... fit Hooker, c'était pour le *Miss* que je me demandais.

– Et alors? J'suis pas mariée, qu'je sache?

– Non.

– Alors... C'est mon droit de m'appeler *Miss*, non?

– Même pour Harry Jarman?

– Même pour lui. Ta tante s'annonce bien comme *Miss Rosetta Winslow*, non?

– Si.

– Alors! – elle leva les bras au ciel, exaspérée. J'vous jure!... dit-elle.

Hooker se tint coi.

Quelque chose, inexplicablement, l'avait rendue furieuse. Il se sentit dérouté. Il avait seulement voulu qu'elle discute avec lui.

– Pourquoi qu't'es fâchée ?

– Je suis fâchée parce que t'as la tête sacrément bourrée, bien qu'tu sois un innocent. La prochaine fois qu't'auras envie de penser à toutes ces choses sur Miss Browne et pas Miss Browne, tu f'rais mieux de commencer par te poser les questions à toi-même, au lieu d'aller piquer ailleurs, et tout de travers, c'que même une moitié de cervelle te dirait !

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Toi. Tu ramènes un bulletin plein de bonnes notes mais t'es complètement détraqué et t'as pas encore douze ans.

Hooker identifia le mot défendu mais resta tranquillement assis.

– Oh, je sais où t'as pris ça. T'as piqué ça chez ce Gilbert. Parfois, j'ai envie de le prendre et de le cogner si fort que ça le couperait en deux, d'un seul coup, tant il me fout en rogne ! Où c'qu'y croit qu'on vit, celui-là – aux États-Unis ? *Nous*, on n'a jamais été des esclaves, tu sais !

– Ce sont ses rhumatismes articulaires qui lui font dire ces choses-là.

– Ses rhumatismes articulaires, tu parles ! Ha ! ha ! Les rhumatismes articulaires n'ont jamais provoqué de pensées aussi vulgaires, dit Iris.

– Je voulais seulement dire qu'il dit que ça l'oblige à rester couché et à penser des choses.

– Tout ça, c'est des salades !

– C'est pas des salades. C'est lui qui le dit.

– Comme il a probablement dit que j'pouvais pas être Miss Iris Browne ? Hein ? Juste parce que j'suis une négresse ? C'est lui qui a commencé avec ça, hein ?

Hooker ne répondit pas. Iris se moucha.

– De toute façon, dit-elle en se redressant et en fourrant

son mouchoir dans la manche de son uniforme, y a pas de quoi en faire un plat, entre nous deux. Pas maintenant – elle sourit, changea de sujet. Quand ton père rentrera, porte-lui tout de suite ton bulletin. Il va être fier de toi, mon chou!

Hooker pensa : « Pas si je suis complètement détraqué. » Il rougit.

– Je le lui porterai plus tard, dit-il.

La porte s'ouvrit. C'était Gilbert.

– Quand on parle du diable... dit Iris. Aussi sûr que le bon Dieu existe.

Hooker la regarda mais déjà elle s'en allait vers le réfrigérateur. Il se dit que ses coudes avaient l'air vieux.

– Ah bon? fit Gilbert.

Il portait un pantalon de flanelle grise, une chemise rayée bleu et blanc, une cravate, des chaussures cirées – il avait les lèvres qui pendaient.

– Hé... t'es revenu de l'école?

– Oui, dit Hooker.

– Il fait comment, dehors?

– Chaud.

– J'ai entendu crier... T'es vraiment passé, ou quoi?

– Oui, dit Hooker. Je suis passé.

Il attendit mais rien ne vint (de la part de Gilbert).

– Il a eu un bulletin formidable, dit Iris doucement.

Gilbert dit :

– Ah... c'est bien.

Au bout d'un certain temps il ajouta :

– Je suppose que ça veut dire que Nick te donnera une bicyclette, non?

– Oui, dit Hooker. Je crois.

– Ma première grande défaite! dit Gilbert. Pas de bicyclette bleue.

Ils rirent. Gilbert aurait voulu un vélo bleu. Mais cette année, il avait raté deux matières.

Hooker l'observa attentivement.

Gilbert sortit son tablier d'un tiroir, s'en enveloppa la taille, noua le haut derrière son cou. C'était un tablier à volants. Il se tint là, grand et gros, les cheveux clairsemés, les yeux petits et bleus, son double menton légèrement humide de sueur. Iris lui noua les cordons du tablier dans le dos. Il marcha vers l'évier d'un air lugubre.

– Voilà, dit-elle.

– Merci, dit Gilbert. Ainsi... – il commençait la conversation de l'après-midi – l'école est finie, hein?

– Oui, répéta Hooker.

– Et qu'est-ce que tu vas faire, cet été?

– Je ne sais pas, dit Hooker. Je dois m'occuper du champ. De l'écurie aussi, je suppose.

– Pourquoi ne construirais-tu pas une maison, dans ce foutu champ? Une maison pour tes foutus chats... Comme ça, lorsqu'ils tueraient quelque chose, t'aurais pas à le trimballer là-bas pour l'enterrer. T'aurais qu'à gratter un trou et l'balancer sur place.

– Ça ne me dérange pas, dit Hooker. C'est une jolie promenade.

– Avec ce chariot! dit Gilbert.

Iris ouvrit une bouteille de bière, en versa la plus grande partie dans un verre. Elle posa le verre sur le potager près de l'évier.

– Tiens, fit-elle.

– Merci, dit Gilbert.

– Ça ne me dérange pas, dit Hooker. Je l'ai fait si souvent qu'il y a un chemin, maintenant.

– Combien d'oiseaux as-tu enterrés? Depuis le temps... demanda Gilbert en faisant un clin d'œil à Iris.

– Je ne sais pas. Vingt, je crois... J'en sais rien. Et un tas de souris.

Iris sortit un grand sac blanc poussiéreux plein de pommes

de terre. Elle sortit un couteau de cuisine. Elle sortit la passoire à légumes.

– Tiens, dit-elle.

– Ils tuent très vite, dit Hooker. En réalité, je ne les vois jamais faire. Ils me les rapportent toujours, mais après. C'est très vite fait, il n'y a pas de bruit.

Il réfléchit un instant.

– La seule chose, c'est que l'oiseau n'a plus d'yeux. Il a seulement le cou brisé. Il ne manque pas une plume... il n'y a pas de sang. Rien... Alors je prends une boîte et ma cuiller, et je l'emporte dans le champ.

Gilbert considéra cette tirade. Puis il dit :

– Tu vas en avoir assez. Tu verras. Après, il y aura tous ces oiseaux morts, partout sur la pelouse. C'est même incroyable que Rosetta te laisse garder ces foutues bestioles autour de la maison – quatre chats !

– Mais ça ne dérange personne...

– Ils sont vicieux. Je préférerais un chien.

– Mais un chien, ça fait du bruit.

– Au moins, c'est humain, dit Gilbert.

Il finissait de rouler ses manches.

Iris s'approcha en silence d'un côté de l'évier. Elle ouvrit le robinet d'eau froide.

– Les chats, c'est humain aussi, dit Hooker. Ils ne dérangent pas Père.

– Sauf qu'il est allergique. En tout cas, c'est ce que dit Rosetta.

– C'est pas pareil du tout.

Il y eut une pause.

Gilbert prit le verre, but, le reposa sur le potager, se mouilla les mains.

Il regarda Iris.

Elle laissa couler un peu d'eau chaude, réglant le robinet avec précision.



Elle s'éloigna.

– Merci, dit Gilbert.

Il prit le couteau et commença.

– Alors l'école, c'est fini, hein ?

– Oui.

Hooker soupira.

– Mais que vas-tu *faire* de tout l'été ?

– On pourrait jouer au croquet, dit Hooker.

C'était leur habitude.

– Tu manques d'entraînement, dit Gilbert.

Il posa sur la première pomme de terre un regard expert, fit sauter quelques yeux. Le couteau crissa.

– Mais tu ne t'entraîneras jamais avec moi.

– J'en ai pas besoin, dit Gilbert – il se ravisa. J'te ferai p't-être jouer demain.

– J'aimerais mieux ce soir.

Iris dit :

– Je jouerai avec toi. On f'ra une partie. Après le dîner.

Elle avait dit ça presque mécaniquement, sans chaleur.

– Je vais aller préparer le jeu, alors, dit Hooker. Tout de suite. Comme ça je serai prêt.

– Très bien, mon cœur. Vas-y.

Il quitta la cuisine et se dirigea vers le côté du jardin. En s'en allant, il entendit Gilbert démarrer la conversation, cette fois pour de bon.

– Écoute, Iris, dit-il. J'suis en train de lire *Les Lieutenants de Lee*. Et tu sais quoi ? Si le Sud...

Hooker entendit Iris soupirer.

Il laissa la moustiquaire claquer. Dans l'air libre, printanier, il prit une grande inspiration.

– Le sud de quoi ? fit Iris avec une stupidité longuement pratiquée.

Et encore autre chose, une chose sur laquelle Hooker ne réussit pas à mettre le doigt. Une autre chose longuement pratiquée.

C'était tous les jours pareil, maintenant, dans la maison fermée. Deux personnes qui parlaient, et tout le reste n'était que silence.

## CHAPITRE II

Un peu plus tard ce même après-midi, Rosetta Winslow se trouvait dans le vestibule. Elle regardait autour d'elle d'un œil délicatement scrutateur.

Elle portait une paire de gants de travail en coton jaune, serrait contre sa blouse, à l'intérieur du coude, un vieux chiffon à poussière gris. Elle passa un doigt ganté le long de la rampe de l'escalier. Tout était parfaitement propre.

Rosetta avait un visage petit et rond, rarement souriant. Des années plus tôt, elle avait eu une attaque cérébrale qui l'avait en partie privée de l'usage de l'un de ses bras et avait pour toujours figé une moitié de son visage dans un masque juvénile. Elle restait jolie, bien sûr. Mais la joliesse était triste et tendue, à présent – incassable, comme certains verres.

Elle tendit l'oreille vers le palier supérieur. Il n'y avait aucun bruit là-haut. Au loin, on entendait Hooker enfoncer à grands coups de maillet les arceaux du jeu de croquet dans le gazon sur le côté de la maison.

« C'est vrai, se dit-elle. L'école est finie. Zut... »

Cette pensée la fit bouger.

Elle traversa le vestibule sous l'escalier et se dirigea vers les longues tentures de velours vert qui fermaient le salon. Elle les écarta, faisant résonner leurs anneaux de cuivre comme des dés dans le silence. Elle les fit glisser d'un coup sec pour les refermer derrière elle.

Le salon était frais, long, étroit, cosu. On y sentait l'odeur de deux cires différentes. Il se terminait par deux portes-fenêtres à la française. Elles étaient ouvertes, protégées par des moustiquaires de l'invasion des insectes de l'été.

– Cette pièce est vraiment très agréable, déclara Rosetta pour elle-même – ajoutant : Vraiment, vraiment...

Ses mains gantées inspectèrent soigneusement la surface des tables cirées, soulevèrent des petits objets de verre, les replacèrent, allèrent jusqu'à la cheminée, glissèrent dessus, caressèrent un rayonnage de livres, un poste de radio, la menèrent jusqu'aux portes-fenêtres. Là, Rosetta s'arrêta. Elle regarda dehors.

Fraîchement tondue, la pelouse se déployait, verte, estompée par les écrans. Vers le nord, sur la droite, Rosetta aperçut Hooker. Il portait encore sa tenue d'écolier et paraissait ridiculement soigné pour quelqu'un occupé à un travail manuel. Elle réprima l'envie de lui recommander de ne pas abîmer son pantalon – mais elle n'avait plus le temps d'entamer quoi que ce fût. Le père de Hooker n'allait pas tarder à arriver, la pièce devait être prête à l'accueillir. Elle jeta un coup d'œil sur la montre qui pendait mollement à son poignet. Seize heures quarante-deux. Oui... Dans quelques instants, Nicholas, son frère, franchirait le seuil de la porte.

Elle se dirigea lentement vers le vestibule. Les cendriers étaient propres, les dessous de verres à leur place. Un petit tapis attendait qu'il y pose les pieds. Les portes étaient grandes ouvertes, quelques fleurs disposées dans des petits vases en porcelaine de Chine. Le pare-feu de la cheminée avait été frotté, le journal du soir de Toronto... les cigarettes, les allumettes...

Rosetta leva les yeux.

Elle pensait aux toiles d'araignées... Elle les avait enlevées avec un linge fixé à l'extrémité d'un bâton – oh, quand était-ce ? hier ? aujourd'hui ? Quelques jours plus tôt ? Quand donc ? Ah... bien.

Elle examina les angelots en plâtre moulé. « Ils sont mignons, se dit-elle, ils font très bien dans cette pièce ancienne. » Le plafond était haut, peint d'une nuance coquille d'œuf un peu surannée qui lui conférait la distinction supplémentaire de paraître « d'époque ».

« Dieu seul sait ce que fabriquent les anges, les chérubins, et toutes ces choses-là... se dit-elle. Mais ils sont jolis. Et mignons. Oui. Jolis et mignons. Père riait toujours lorsqu'il les regardait. »

En fait, angelots et chérubins étaient censés s'adonner à la danse. Dans leurs mains potelées, ils tenaient d'immenses guirlandes de fleurs nouées de rubans. Riant, flottant, ils les suspendaient en boucles autour de la pièce, boucles qui formaient un dessin continu le long des murs, et étaient reliées aux angles par des arabesques au relief plus accentué. Les anges portaient des robes. Les chérubins, grassouillets et pleins de fossettes, voletaient de-ci, de-là sans ailes. Ils étaient nus. Il y avait, semblait-il, deux chérubins pour une chérubine, nul ne savait pourquoi. Certains avaient le derrière ridiculement gras. Ils rappelaient à Rosetta le temps où elle baignait Hooker, et même Gilbert – il y avait des années de cela – dans la petite baignoire de toile que l'on posait sur une table, dans la nurserie, à l'étage.

« Quand ? se dit-elle. Quand – c'était quand ? »

Pas la moindre toile d'araignée. Seules étaient visibles les robes de plâtre arachnéennes des anges, les guirlandes de fleurs et de rubans coquille d'œuf, leurs boucles infinies.

Rosetta se dirigea vers le vestibule, tirant l'une des tentures derrière elle.

Elle fit glisser ses gants jaunes, les laissa tomber avec un bruit mat dans le tiroir de la table du vestibule, en même temps que le chiffon à poussière. Devant le miroir suspendu au-dessus de la table, elle resserra le nœud gris et maigre de ses cheveux sous l'austère filet noir.

« Bientôt, pensa-t-elle, même Hooker sera plus grand que moi. C'est ainsi. »

Elle se retourna.

Derrière la porte, en haut de l'escalier, elle crut entendre un bruit.

Jess ?

La moitié souple de son visage prit l'autre moitié pour modèle. Un peu de sang quitta les poches légères sous les yeux bleu pâle. D'un geste lent et précis, elle fit claquer le tiroir.

Elle marcha vers le pied de l'escalier, l'affrontant carrément et – c'était bizarre – presque bravement. Le soupçon de bruit se fit de nouveau entendre.

Rosetta gravit les marches dans un silence irréel.

Elle s'approcha de la porte. Ses ailes, si elle en avait eu, eussent vibré très légèrement afin de la maintenir immobile tandis qu'elle écoutait.

Derrière la porte, une voix éteinte, ténue, parlait d'un ton monocorde.

Silence.

Rosetta n'arrivait jamais à distinguer les mots.

Elle attendit.

Au bout d'un moment, un livre fut replié, les pages se remirent en place sous la pression de doigts tendus et nerveux. Le livre, refermé d'un coup sec, fut rangé. Un tiroir s'ouvrit, fut clos à son tour. Une clef l'effleura, cliquetant parmi d'autres clefs sur la même chaîne.

Plus rien.

Satisfaite, Rosetta recula doucement, redescendit les marches.

La porte d'entrée s'ouvrit.